

entretien**"avec P'tit Quinquin je me suis libéré"**

Le réalisateur Bruno Dumont explose tout : son image de mystique ténébreux, le cinéma d'auteur français, la série télé, les frontières entre gravité et comédie, artefact exigeant et objet populaire, grand et petit écran.

P'tit Quinquin, c'est l'univers de Bruno Dumont tel qu'on le connaît : des personnages issus des profondeurs rurales du Nord dont le parler et le comportement échappent aux normes, des comédiens amateurs aux trognes brutes de brut, les paysages du Boulonnais magnifiés par un regard qui est "beau sans faire le beau", pour citer une juste formule de son auteur. Mais le contexte télé-sériel amène de réjouissantes nouveautés dans cet univers dumontien aussi singulier que bien identifié : un récit policier haletant se déployant sur près de quatre heures, une veine comique irrésistible qui passe aussi bien par la satire mordante de nos institutions (Eglise, gendarmerie, politique locale sont pilonnées à coups de rires) que par l'excentricité tour à tour lunaire, burlesque et malaisante des divers protagonistes. A travers ces genres, policier, comique ou feuilletonesque, P'tit Quinquin dresse aussi un très exact portrait de la France contemporaine, sans complaisance ni moraline, entre territoires délaissés, racisme atavique et mal insaisissable qui rôde et ronge le tissu collectif.

Rebattant les cartes d'une noirceur à la Clouzot, d'une luminosité à la Bresson et d'une verve drolatique grinçante à la Mocky, P'tit Quinquin s'impose comme l'un des objets filmiques français de l'année, tant par son contenu explosif que par sa forme fluide et gracieuse de bout en bout. Avec une cohérence impressionnante et dénuée de toute cuistrerie, Bruno Dumont nous dit tout sur l'avant, le pendant et l'après de cet objet unique. S. K.

Bruno Dumont - Je faisais mes films, sans me poser la question d'aller voir ailleurs. Puis Arte m'a fait cette proposition, que je n'ai pas relevée. C'est sur l'insistance de mes producteurs que j'ai fini par accepter. En fait, j'avais envie de comédie, mais sans projet de film en ce sens, et je me suis dit qu'une série serait l'occasion d'aller vers ce registre.

"montrer des héros vertueux, c'est ce que fait tout le temps la télé, et c'est pour ça qu'elle est nulle"

Quel était votre rapport aux séries télé ? J'en regarde de temps en temps, forcément, puisqu'elles passent à la télé. Les nouvelles séries m'intéressent par leur inventivité de mise en scène mais me déçoivent par leurs scénarios ou leurs chutes que je trouve bof.

C'est un point de vue original parce que le point fort des séries est plutôt le scénario... L'auteur d'une série est son scénariste... On sent qu'il y a des auteurs parce qu'il y a des éléments bons et forts dans une série, mais on sent aussi qu'il y a trop de monde dans l'écriture et ça, c'est moins bien. Mais bon, j'avoue que je n'ai pas une grande culture des séries, ça m'intéresse un peu mais sans plus.

Quelles séries vous ont plu ? L'Homme du Picardie, Thierry la Fronde, des choses dont j'ai le souvenir en tant qu'ado. On appelait ça des feuilletons plutôt que des séries. Les feuilletons, ça remonte aux origines du cinéma, à la littérature, tout ça n'a rien de neuf. On pourrait même trouver des séries dans la peinture, par exemple chez Monet, ou en musique... L'idée de sérier ne date pas de Breaking Bad, elle est liée à l'histoire des genres et des arts.

Que s'est-il passé pour que vous vous confrontiez à la nouveauté d'écrire un récit sur quatre épisodes ? Je ne sais pas, ça me plaisait d'écrire une histoire assez longue. Quand on écrit, on se fiche du format, si c'est télé ou cinéma. La nouveauté, c'est que je savais que j'avais du champ, que je pouvais déployer des personnages, je savais que je pouvais être moins académique que dans un récit plus concentré. Le temps, c'est très important, ça permet de se familiariser avec des personnages, de poser un univers.

On sent dans P'tit Quinquin une ironie, mais aussi de la croyance. Quel était votre état d'esprit en tournant ? Je suis venu sur ce tournage avec tout mon bagage, mais aussi de l'ironie, y compris sur moi-même et mon univers. P'tit Quinquin, c'est tragicomique. C'est drôle parce que c'est pas drôle. Ce qui me fait rire, ce sont les situations et l'humour limites. Aujourd'hui, avec la bien-pensance, on est au bord de ne plus pouvoir rire de certaines choses. Là, je me suis libéré, j'avais vraiment envie de rigoler.

Cette veine comique, on ne la sentait pas venir dans La Vie de Jésus, Flandres ou Hors Satan. Quelle mouche vous a piqué ? Mais j'ai toujours aimé rire ! La façon dont on me percevait à travers mes films était sinistre, or je ne suis pas sinistre du tout. J'aime le tragique, je trouve ça beau, mais j'aime aussi Mel Brooks, les Monty Python, la comédie italienne...

"à la télé, j'aime l'idée d'aller chez les gens. Surtout pour leur montrer un film qui échappe au formatage"

Longtemps, je ne voyais pas comment concilier ces deux veines. Mais je me suis souvenu que sur mes tournages, on a toujours ri. Le déclic de P'tit Quinquin a consisté à faire la même chose qu'avant mais en dérégulant. Par exemple, en allant assez loin dans le casting. Pour des histoires d'assurance, on me dissuadait de prendre Carpentier, le flic adjoint qui veut conduire sur deux roues. Mais je ne voulais pas de cascadeur, je voulais Carpentier, qui ne sait pas bien conduire et amène du comique naturellement.

On se demande à quel point ces acteurs amateurs sont conscients des effets comiques qu'ils génèrent... Ils le sont,

par la force des choses. Il y a du texte, c'est découpé, ils savent très bien qu'ils jouent un rôle. Avec le tragique, on peut laisser aller les acteurs, mais avec le comique, ce n'est pas possible : il faut la réplique, le bon timing... C'est vrai que le commissaire est un peu lunaire dans la vie aussi. Il jouait avec une oreillette, parce qu'il ne savait pas tout son texte par coeur. Les éléments techniques habituels d'un tournage participaient de l'étrangeté de son jeu.

On touche là un point important de votre cinéma : on ne sait jamais trop si vous avez de l'empathie pour vos personnages "différents" ou si vous les prenez de haut... Mais enfin, c'est impossible de travailler avec des gens si vous vous foutez de leur gueule ! Si on n'aime pas ses acteurs, ils ne vous donnent rien. Quand j'entends ce genre de remarques, je me dis que ceux qui les profèrent n'aiment pas les gens. Je filme les gens simplement, tels qu'ils sont, je ne vois pas ce que ça a d'extraordinaire.

Les flics ahuris, ou l'oncle handicapé mental ne sortent-ils pas un peu de l'ordinaire ? L'oncle handicapé fait un vrai travail d'acteur, ce n'est pas du documentaire. Il joue, avec ce qu'il est, comme n'importe quel acteur. Juliette Binoche dans Camille Claudel, 1915 fait la même chose : il y a 70 % de ce qu'elle est et 30 % de travail. Je ne vois pas pourquoi un handicapé ne serait pas acteur. J'ai envie de travailler avec la diversité de ce qu'on est. Il y a des petits, des grands, des gros, des laids, des handicapés, ben voilà. Les beaux acteurs, je n'y crois pas parce que ce n'est pas vrai. Les jugements moraux du genre "on n'a pas le droit de travailler avec des chômeurs ou des handicapés", c'est débile ! Ce qui compte, c'est ce qu'on fait, c'est le travail. Ce qui s'était passé à Cannes pour L'Humanité, quand les acteurs se sont fait siffler, c'était vraiment dégueulasse ! P'tit Quinquin est un enfant raciste. Avez-vous pensé au risque politique de ce choix, dans un contexte de montée du FN ? Oui, mais la France d'aujourd'hui, elle est comme ça. Le cinéma doit travailler avec la réalité. Depuis La Vie de Jésus, mes personnages sont à la fois bons et mauvais, comme nous tous. Spectateur, j'ai été marqué par Lacombe Lucien, ça m'a fait un bien fou de voir un personnage qui soit à la fois ordinaire et une ordure, et je ne suis pas devenu pétainiste pour autant ! C'est idiot de penser que sous prétexte qu'on voit un personnage limite, ça conduirait le spectateur vers les mêmes limites. Non, au contraire, ça me construit beaucoup plus de voir Lacombe Lucien que de voir un film sur l'abbé Pierre.

Le personnage victime de racisme est secondaire et meurt, alors que le raciste est le héros de la série. Vous y allez fort... Je pense qu'il faut prendre ce risque, héroïser le mal, parce que ça a d'excellentes vertus pédagogiques. En voyant P'tit Quinquin, personne ne va se dire "tiens, c'est bien de taper sur les Noirs". Dépeindre des personnages mauvais, ça existe depuis la nuit des temps... Le jugement moral ne vaut rien en matière de personnages de fiction. Montrer des héros vertueux, c'est ce que fait tout le temps la télé, et c'est pour ça qu'elle est nulle.

La politique, l'état de la France, ça vous intéresse ? Je vois ce qui se passe, je suis citoyen, oui, ça m'intéresse. Mais le rôle du cinéma, c'est la catharsis. Les arts ont un pouvoir symbolique, ce ne sont pas des outils d'éducation qui doivent nous dire que penser ou pour qui voter. Malheureusement, le cinéma en est là aujourd'hui : un

cinéma poli, bien pensant, qui m'emmerde profondément. Les oeuvres importantes sont celles qui bousculent : Lacombe Lucien, Hitchcock, Pasolini, Shakespeare... Là où vous êtes volontariste dans P'tit Quinquin, c'est dans la satire des institutions : Eglise, police, politique locale en prennent pour leur grade... En effet, il y a là une volonté satirique affirmée. J'aime bien taper sur l'autorité, qu'elle soit politique ou spirituelle. Ça donne au spectateur cette expérience réjouissante de ruer dans les brancards. Je pense qu'il faut y aller franchement, se moquer de tout, parce qu'on est protégé par le cinéma.

Au niveau de la diffusion, quelle différence entre la salle de cinéma et la télévision ? Pour moi, c'est pareil. A l'étranger, P'tit Quinquin sort en salle, c'est du cinéma. En France, c'est de la télé. C'est le deal de départ avec Arte, donc je n'ai aucun état d'âme. Le travail reste le même. A la télé, j'aime l'idée d'aller chez les gens, parce que c'est de plus en plus difficile de les sortir. Surtout pour leur montrer un film qui échappe au formatage.

Le format télé a-t-il changé votre mise en scène ? J'ai fait attention aux plans larges : à la télé, on n'a pas la tête dedans comme au ciné. Au ciné, on est plus petit que ce que l'on regarde, à la télé c'est l'inverse. J'en ai tenu compte. La forme est importante, mais je sais qu'elle comporte le risque du picturalisme. Il faut bien filmer pour que le spectateur éprouve une émotion, mais sans que ce soit maniéré. Il faut que ce soit beau sans faire le beau.

Votre envie de comédie correspond-elle à un désir de retourner les choses dans une période sombre ? Il y a certes de la gravité, mais la légèreté est là pour nous sauver. Je ne fais pas non plus dans la gaudriole, je crois que le tragicomique permet de traiter gaiement de sujets graves. Le comique ne va pas me priver du mystique, que j'aime bien. Et le mystique peut être drôle. Il faut parler du chômage, du FN, mais la question, c'est comment fait-on ? Ça ne sert à rien de hurler, il faut s'y prendre autrement. Quand j'ai tourné La Vie de Jésus, je me suis dit "filmons un raciste, allons-y". C'est comme ça que le mal va être expurgé - pas du film, mais du spectateur. Dans P'tit Quinquin, il y a tout, l'amour, la déconnade, les larmes, la lumière, l'ombre... Je trouve ça fécond de rire et de pleurer en même temps, et je trouve ça juste par rapport à ce que nous sommes. Dans une salle de cinéma, on peut passer deux heures avec un monstre, sans danger, et ça fait du bien. C'est comme un vaccin, et c'est la grandeur du cinéma que de mener intelligemment cette expérience de purification en inoculant le mal. Ce qui est dommage, c'est que cette nature du cinéma a été dévoyée. Dans les années 70, on avait Bergman, Antonioni, Kubrick, etc., mais maintenant, c'est terminé. Le pur divertissement fabrique des gens qui ne marchent plus sur les deux pieds. Je n'ai rien contre le divertissement mais il faut les deux : ça et le vaccin.

Dans votre prochain film, vous allez travailler avec des acteurs professionnels ? J'ai travaillé avec des professionnels dans Twentynine Palms et Camille Claudel, 1915. Les acteurs m'intéressent, même si c'est plus compliqué qu'avec les amateurs. Un amateur résiste plus aux directives, il peut vous dire vite d'aller vous faire foutre, il se fiche du contrat, de la carrière ; ça me plaît. Le problème de l'acteur pro, c'est qu'il veut bien faire, il est

en demande, et c'est ce qui me perturbe. L'acteur en sait trop. Mais les plus grands ont tout oublié. Le grand acteur se rapproche de mes acteurs amateurs de P'tit Quinquin.

P'tit Quinquin jeudi 18 et 25 septembre, 20 h 50, Arte (4 x 52 min) ; en DVD le 7 octobre (Blaq Out) intégrale Bruno Dumont fin octobre, 8 DVD (Blaq Out)

Kaganski Serge Joyard Olivier